

Veränderungen im Bestande der Gesellschaft

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **67 (1884)**

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

II.

Veränderungen im Bestande der Gesellschaft.

A. In Luzern neu aufgenommene Mitglieder.

1. Als Ehrenmitglieder (6).

Herr Agassiz, Alex., Professor in Cambridge, Vereinigte Staaten von Nord-America.

- „ Eberth, C. J., Professor in Halle a/S.
- „ Fick, Professor in Würzburg.
- „ Giordano, Director in Rom.
- „ Kundt, Professor in Strassburg i/E.
- „ von Lang, Professor in Wien.

2. Als Mitglieder (18).

Herr Blanc, Henri, Professor in Lausanne.

- „ Bühler, Dr., Professor an der landwirthschaftlichen Abtheilung des Polytechnicums in Zürich.
- „ Eynard, Edmond, in Genf.
- „ Gautier, Léon, Med. Dr. in Genf.
- „ Girard, Louis Constant, in Chaux-de-Fonds.
- „ Hess, Ernst, Professor in Bern.
- „ Kaufmann, Niklaus, Professor d. Philosophie in Luzern.
- „ Lichtheim, Ludwig, Dr., Professor der Med. in Bern.
- „ Lindegger, Joseph, Professor in Münster (Luzern).
- „ Lojander, Hugo, Apotheker in Toyala (Finnland).
- „ Maurer, Julius, Dr., Adjunct der meteorologischen Centralanstalt in Zürich.
- „ Oustalet, E., Dr. ès sciences, Aide naturaliste am Museum in Paris.

- Herr Patry-de Riedesel, William, Propriétaire in Genf.
 „ Pictet, Camille Jules, in Genf.
 „ Sahli, Hermann, Med. Dr., Docent in Bern.
 „ Sauvage, E., Dr. ès sciences, Directeur de la station
 agricole in Boulogne s/M.
 „ Schmid, Johann, Professor der Theologie in Luzern.
 „ Stoss, Max, Med. Dr. in Bern.

B. Berichtigung (v. Verhandlungen von 1883 p. 105).

Herr Nördlinger, Hofrath, Professor, jetzt in Tübingen, ist
 nicht gestorben.

C. Gestorben.

1. Ehrenmitglieder (3).

	Aufnahmsjahr.
Herr Bertrand, Alex., Directeur in Paris	1866
„ Braun, Alex., Professor in Berlin (seit längerer Zeit †)	47
„ Dumas, J. B., Professor in Paris	65

2. Mitglieder (19).

	Aufnahmsjahr.
Herr Bachmann, Isidor, Professor in Bern	1864
„ Böhne, E., Med. Dr. in Stein (Schaffhausen)	58
„ Chapuis, F. L. A., Apotheker in Boudry	45
„ Chenaux, J. J., Decan in Vuadens	52
„ Delabar, G., Professor in St. Gallen	54
„ De Vos, Auguste, Juge de paix in Yverdon	61
„ Gaillard, Edmond, in Genf	83
„ Gibollet, Victor, Propriétaire in Neuveville	36
„ Henzi, Friedr., Ingénieur in Bern	51
„ Jenny, P. Al., in Chur	74
„ Kohler, J. Mich., Professor in Küssnacht (Zürich)	41
„ Müller, Franz, Med. Dr. in Altdorf	30

	Aufnahmsjahr.
Herr Rohr, Alfons, Med. Dr. in Brugg	1846
„ Schönholzer, J. J., Professor in Bern	74
„ Seiz, J., Sanitätsrath in St. Gallen	54
„ Sulzberger, J., Professor in Frauenfeld	49
„ Vouga, Aug., Capitaine in Cortaillod	28
„ Wydler, H., Med. Dr., Prof. in Gernsbach (Baden)	23
„ Ziegler, J. Melch., Phil. Dr. in Basel († IV. 83)	46

D. Aus der Gesellschaft ausgetreten.

1. Unter Anzeige (12).

	Aufnahmsjahr.
Herr Bridler, Professor in Chur	1874
„ Bugnon, François, Zahnarzt in Freiburg	72
„ Bumann, de, Charles, in Freiburg	71
„ von Erlach, K., Med. Dr. in Bern	46
„ Kappeler, O., Med. Dr. in Münsterlingen	63
„ Ladame, Paul, Med. Dr. in Locle	74
„ Machon, François, in Neuenburg	66
„ Rivaz, de, Joseph, in Sitten	80
„ Sudan, Commissaire général in Freiburg	71
„ Wüest, Rector in Baden	81
„ Wuilleret, Lieutenant-colonel in Freiburg	72
„ Zschokke, Hermann, Kaufmann in Aarau	81

2. Wegen Verweigerung der Jahresbeiträge oder aus andern Gründen aus der Mitgliederliste gestrichen (4).

Herr Cauderay, Fabricant in Lausanne.
„ Décoppet, Casimir, in Lausanne.
„ Faesch, Jules, Ingenieur in Genf.
„ Huber, C., Forstverwalter in Rheinfelden.

E. Unbekannten Aufenthalts (3).

- Herr Biaudet, Ch., Med. Dr., früher in Bex.
„ Stercki, V., Med. Dr., früher in Schleithem.
„ Weber, A., Arzt, früher in Neuveville.
-

Necrologe.

Le Doyen Chenaux à Vuadens. *)

Mr. Jean-Joseph Chenaux est né au Bry, petit hameau situé sur la route de Fribourg à Bulle, le 6 juin 1822. Il fit ses premières études classiques au collège des P. Jésuites à Estavayer, et les termina à Fribourg en 1840. Il suivit ensuite les cours de philosophie au collège de Schwytz et entra au séminaire de Fribourg en automne 1841. Après deux années d'études théologiques, il fut reçu au séminaire helvétique de Milan, où il arriva le 20 octobre 1843. Un détail de son voyage, qu'il aimait à raconter, montre ce qu'était alors la police autrichienne. A la frontière milanaise, la malle de Mr. Chenaux fut visitée, et, comme elle contenait des livres, elle fut envoyée directement à la police de Milan. Tous les livres furent examinés au bureau de censure et lui furent rendus à son arrivée dans cette ville, à l'exception du traité de philosophie du P. Jésuite Rothenflue, qui fut envoyé à l'archevêque.

Mr. Chenaux resta environ quatre ans au séminaire de Milan, en compagnie de plusieurs autres Suisses. Au moment d'y terminer ses études, il fut atteint d'une maladie très grave, qui mit sa vie en danger. Un traitement énergique le sauva, et dès qu'il put supporter le voyage, il rentra en Suisse, où l'air natal contribua puissamment

*) Cette notice est en partie empruntée des *Nouvelles Etrences fribourgeoises*, 1885.

à sa guérison. Il fut ordonné prêtre le 22 août 1847 et, peu après, envoyé comme vicaire à Vuadens.

Déjà vers le mois de décembre de la même année, Mr. Chenaux fut chargé seul de la desservance de la paroisse et commença à remplir les fonctions de curé, qu'il conserva jusqu'à sa mort, soit pendant trente-six ans. Quoique le service de la paroisse fût très pénible, tant à cause de son étendue qu'en raison du nombre des paroissiens, il montra toujours un zèle et un dévouement à toute épreuve. A toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait prêt à porter à chacun les secours de la religion, à relever le courage de celui-ci, à donner un bon conseil à celui-là. Pendant les années agitées qui suivirent 1847, il sut éviter tout conflit, toutes difficultés par sa prudence et son esprit large et conciliant. Il entretenait des rapports affectueux avec des hommes influents dont il était loin cependant de partager les idées politiques et religieuses.

Nous trouvons l'expression des sentiments qui l'animaient dans une lettre adressée, en 1855, à un membre de la société jurassienne d'émulation: „J'ai été édifié“, écrivait-il, „de voir l'accord et l'union qui paraît régner „parmi les membres de votre société d'émulation, de voir „surtout les efforts que vous faites pour répandre l'amour „de la science dans votre beau pays. Que n'avons-nous „dans notre canton une pareille société! Elle apporterait „certainement de beaux fruits de concorde et de paix, dont „nous avons tant besoin; elle nous ferait quitter la triste „arène de la politique pour le beau champ de la science. „Mais pour fonder une société semblable, il nous faut des „hommes de coeur, des hommes modérés comme vous, et „ils sont rares chez nous. On en trouverait pourtant, „mais nos dissensions nous ont rendus trop méfiants; nous „désespérons d'être d'accord et je crois que nous avons „tort; nous devrions au moins essayer si la culture des

„sciences ne pourrait nous réunir. Vous avez vu à la „Chaux-de-fonds (réunion de la Société helvétique des „sciences naturelles) l'union, l'harmonie qui régnaient parmi „tous les membres de la société, et pourtant la religion et „la politique nous séparaient. On était amis parce qu'on „était confrères. J'ai gardé un bien beau souvenir de cette „réunion: je n'oublierai jamais les amis qui m'y ont tendu „la main.“

Cette citation nous fait bien connaître le caractère de Mr. Chenaux; elle nous montre aussi l'amour qu'il avait pour la science, amour qu'il a conservé jusqu'à ses derniers jours.

Ses relations avec un confrère qui s'occupait de botanique, et dont la société fribourgeoise des sciences naturelles publiera incessamment une nomenclature de la flore fribourgeoise, firent naître en lui le goût pour cette science. Il s'y appliqua avec ardeur et persévérance. Par de nombreuses courses dans la plaine et la montagne, il parvint à former un herbier assez complet du canton de Fribourg. Plus tard, il entra en rapports avec des botanistes distingués, et de nombreux échanges augmentèrent rapidement ses collections.

En 1852, il fut reçu membre de la Société helvétique des sciences naturelles, et il devint dès lors un des hôtes assidus des réunions annuelles de cette société, où il se faisait remarquer par son affabilité, son humeur joviale, ainsi que par sa taille extraordinaire, qui ne laissait pas que d'offrir bien des inconvénients et qui fut pour lui la source de maintes aventures tragi-comiques. Il s'y fit de nombreux amis, parmi lesquels nous citerons MM. A. Favre, Desor, Carl Vogt, le Dr. Guillaume, directeur du pénitencier de Neuchâtel, etc. Les relations ainsi établies se continuaient dans le presbytère de Vuadens; aucun des savants naturalistes ne visitait la Gruyère sans s'arrêter

chez le curé Chenaux, qui offrait à chacun l'hospitalité la plus large et la plus affectueuse. On peut s'en faire une idée en lisant *Le pinson des Colombettes*, ce charmant récit de Mr. L. Favre. A ce propos, qu'il nous soit permis de raconter l'anecdote suivante, qui dépeint bien le côté humoristique du caractère du défunt. Un jour où il avait à diner des dignitaires ecclésiastiques, des confrères, Mr. Chenaux était allé à la cave quérir quelques vieilles bouteilles qu'il servit au dessert. Le vin fut trouvé bon, excellent même, et, sur la proposition de leur amphitryon, tous s'empressèrent de choquer leurs verres à la santé de celui qui avait donné de si bon vin au curé. „Eh bien, Messieurs“, dit en souriant Mr. Chenaux, „vous avez bu à la santé de mon ami Carl Vogt, car ce vin est un cadeau que j'ai reçu de lui.“ Et il riait encore quand il racontait les figures allongées de ses hôtes, qui, à leur insu, avaient bu à la santé du célèbre professeur, dont les idées concordent si peu avec les doctrines de l'Eglise.

Pendant ces dernières années, M. Chenaux ne fréquentait plus les réunions de la Société des sciences naturelles; d'un côté, sa santé délabrée ne lui permettait pas de faire de longues absences, de l'autre, plusieurs de ses anciens amis et confrères ayant embrassé le vieux-catholicisme, il craignait d'être exposé à des explications ou à des discussions pénibles et désagréables.

M. le Doyen Chenaux a fait des observations météorologiques à Vuadens pendant vingt ans, soit depuis le 1 décembre 1863, date de l'établissement du réseau météorologique fédéral, jusqu'à la fin de novembre 1883, quinze jours avant sa mort. C'était, au témoignage de M. le Directeur Billwiller, *un observateur très consciencieux et très exact*. Dans le compte rendu annuel de 1884 du Bureau météorologique suisse un hommage est rendu à sa mémoire.

Le défunt fut aussi membre de la Société Murithienne de botanique, de la Société jurassienne d'émulation et de l'Académie de St. Maurice.

Dans ses études botaniques et ses rapports journaliers avec le peuple, M. Chenaux fut frappé des dangers que présentent certaines plantes vulgaires, ainsi que des pratiques superstitieuses auxquelles d'autres sont employées. De là naquit l'idée des *Petits traités de botanique populaire* qu'il publia à différentes reprises. Ce sont: 1. *La Sauge officinale*, Bulle, 1871; 2. *La Belladonne*, Bulle, 1872; 3. *L'Ethuse des jardins*, Bulle, 1873; 4. *La pomme épineuse*, Fribourg, 1874. Plus tard, il y ajouta deux autres petits traités destinés à combattre des superstitions étrangères aux plantes: *Le diable et ses cornes*, Fribourg, 1876; *Le diable et sa queue*, Fribourg, 1878. Dans ces opuscules, écrits surtout pour le campagnard, l'auteur sut mêler heureusement l'utile à l'agréable; aussi eurent-ils un vrai succès.

Le curé, dans nos campagnes, parle plus souvent le patois que le français; M. Chenaux aimait l'idiome de son enfance et, vivant au milieu de la Gruyère, il parlait *avec pureté* le patois gruyérien. Les *révis* (proverbes), qui sont la sagesse des nations, y abondent et y revêtent une forme originale. Il s'appliqua à les recueillir et en forma une riche collection, qui fut publiée, par parties, dans le *Journal de Fribourg*, 1860, dans plusieurs volumes des *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, dans le 21. volume des *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, dans la *Feuille d'avis de la Gruyère*, 1869, et enfin dans la *Romania*, 1877. Cette dernière publication, la plus soignée, a été faite en collaboration avec M. Jules Cornu, sous le titre: *Una panera de revî fribordzey. Proverbes patois du canton de Fribourg et spécialement de la Gruyère, recueillis par J. Chenaux et suivis de comparaisons et rapprochements par J. Cornu.*

Depuis plusieurs années, la santé de M. Chenaux déclinait visiblement; il dut parfois interrompre ses fonctions; cependant il les avait reprises en partie, lorsqu'il fut trouvé mort dans son lit le 14 décembre 1883. Par disposition testamentaire, il a légué à la ville de Bulle son herbier et tous ses livres d'histoire naturelle, donnant ainsi une dernière preuve de sa sollicitude pour la propagation et le développement de l'étude des sciences naturelles dans notre canton.

C.



Prof. Dr. H. Wydler.

Der am 6. December 1883 in Gernsbach (Baden) verstorbene, von Albisrieden gebürtige Botaniker *Heinrich Wydler*, früher Professor der Botanik in Bern, hat ein „Curriculum vitæ“ mit der Bestimmung hinterlassen, dass dasselbe für einen Nachruf in den Verhandlungen der schweiz. naturforschenden Gesellschaft benutzt werden könne, und es ist dasselbe in Folge dessen von der Familie zur Verfügung gestellt worden. Es dürfte wohl angegeben sein, diese Autobiographie hier ohne weiteres in extenso zu reproduciren. Sie lautet:

„Ich bin geboren zu Zürich, den 24. April 1800. Mein Vater war Johannes Wydler von Albisrieden, meine Mutter Anna Schmidlin von Dättlikon am Irchel. In meinem fünften Jahre brachten mich meine Eltern in die Kleinkinderschule eines Herrn Hirschgartner, später in die eines Herrn Ziegler. Darauf besuchte ich dann die Zürcher Stadtschulen, die aber in einem bedauerlichen Zustande waren. Zur Naturgeschichte, besonders Ornithologie und Botanik, hatte ich schon vom 13. Jahre an eine ausgesprochene Neigung. Mein Vater fand damals für gut, mich aus der Schule zu nehmen und mich in der Musikalienhandlung des berühmten Hans Georg Nägeli unterzubringen, wahrscheinlich um den Ladenhüter zu machen. Es gefiel mir da aber gar nicht; am Musikalienhandel hatte ich keine Freude. Glücklicherweise traf es sich, dass ich da nur ein Jahr blieb. Mein Bruder war damals Hauptbuchführer in dem Bankierhaus Escher & Comp. im Brunnen. Der Principal verlangte einen Copisten; mein

Bruder schlug mich vor und ich wurde angenommen, und ging um so lieber hin, als ich so mit meinem Bruder zusammen sein konnte. Ich war damals ungefähr 15 Jahre alt. Auch hierbei spielte die Botanik noch eine gewisse Rolle. Mein Bruder brachte mir einmal vom Uetliberg die Blume von *Digitalis ambigua*, die mich sehr frappirte; ich versprach mir, mit ihm botanische Excursionen machen zu können; leider verstarb er bald, nachdem ich in das Haus Escher eingetreten war. Mit welchem Eifer ich damals Botanik trieb, geht daraus hervor, dass ich nach vierstündigem Suchen in Bergius mat. med. den Namen der *Alliaria offic.* auffinden konnte, zu welchem Zwecke ich mich eines geschriebenen Vocabulariums (botan. Terminologie) bediente, welches mir ein Gärtnerjunge des botanischen Gartens in Zürich geliehen hatte. So lernte ich ganz ohne alle Hülfe vermittelt Bergius und Suters flora helv. 2 eine Menge Pflanzen der Umgegend Zürichs kennen.

Das Kaufmannswesen konnte mich aber auf die Länge nicht befriedigen. Bei der ausgesprochenen Neigung zur Botanik glaubte ich einen andern Beruf ergreifen zu sollen. Ich wählte die Medicin, uneingedenk, dass meine Eltern mir wohl nicht die Mittel zu diesem Studium verschaffen könnten. Mein Principal wendete alle Beredsamkeit an, um mich von meinem Vorhaben abzubringen. Umsonst! Den Ausschlag zu meinem Verfahren gab einer meiner Freunde, der vom „Commis“ auch zum Studium der Medicin übergegangen war. Ich liess mich im 18. Jahre als Zuhörer in das damalige medicinische Institut in Zürich aufnehmen. Herr Operator Fries demonstirte sehr gründlich und klar die menschliche Anatomie, die ich mit grossem Fleiss und Interesse hörte. Die Physiologie wurde von Dr. Schinz (dem Ornithologen) vorgetragen und ging kaum über die in Consbruch's Taschenbuch hinaus. Pharmaceutische Chemie lehrte sehr gut Herr Apotheker Irminger.

Ueber diese drei Collegien hinaus brachte ich es in Zürich nicht. Ich sehnte mich nach Göttingen, hauptsächlich nach den Schätzen der Bibliothek. Durch Aufkündigung eines kleinen Capitals meines Vaters und eine einmalige sehr minime Unterstützung des Hauses Escher und Comp. wurde es mir möglich, die Reise nach Göttingen auszuführen. In Göttingen angekommen, war mein erster Gang auf die Bibliothek. Da ich bald einsah, dass ich mit meiner Baarschaft in dem theuren Göttingen nicht weit reichen würde, so liess ich mich nur in die Vorlesung von Blumenbach über allgemeine Naturgeschichte einschreiben. Es war aber da nichts zu lernen; man ging hin, um seine „stehenden Witze“ zu hören. Ich hatte von einem Freund, dem Conchyliologen und Maler Hartmann aus St. Gallen einen gemalten Colibri bekommen, den ich Blumenbach schenkte, worauf er mir das Collegien-geld zurückstellte. Ich besuchte Blumenbach öfters am Abend und wurde von ihm immer gut aufgenommen; auch lernte ich bei ihm so mehr, als im Collegium. — Andere Vorlesungen besuchte ich in Göttingen nicht. Alle meine Zeit brachte ich auf der Bibliothek zu, wo ich mir eine ausgedehnte Kenntniss der naturhistorischen, anatomischen und physiologischen Literatur erwarb. Meine pecuniären Mittel erlaubten mir nicht länger als ein halbes Jahr in Göttingen zu bleiben. Ich nahm meinen Rückweg nach der Schweiz über Jena, wo ich von dem von mir sehr angebeteten Oken — dessen Naturphilosophie ich auswendig wusste — sehr freundlich aufgenommen wurde. Er führte mich in ein Kränzchen, wo ich auch Voigt Vater und Sohn, Kieser und den Botaniker Dr. Schmidt kennen lernte, welch' letzterer später in der Schweiz sich niederliess und in Bern als Conservator des Shuttleworth'schen Herbariums starb.

Nach meiner Rückkehr in die Heimat blieb ich einige Zeit in Zürich. Auf irgend eine Anstellung durfte ich bei

meinen zersplitterten, fragmentarischen Studien nicht zählen. Wohl kannte man in Zürich meinen Eifer und Enthusiasmus für Naturstudien; aber Niemand wollte mir unter die Arme greifen; ich war als Naturphilosoph verschrieen, und der damals Alles vermögende Staatsrath Paul Usteri — der unter andern den Botaniker Hegetschweiler so sehr begünstigt hatte — war mir deshalb abgeneigt.

Damals kündete Hr. Kasthofer in Unterseen die Errichtung einer Schule für Förster an und erbot sich, Zöglinge in sein Haus um mässige Auslagen aufzunehmen. Bei der nahen Verwandtschaft des Forstwesens und der Botanik hoffte ich, nach einigem Aufenthalt in Kasthofer's neu gegründeter Anstalt etwa eine Anstellung beim Forstwesen zu finden, und ich entschloss mich, nach Unterseen zu gehen. Bei Hrn. Kasthofer, wo ich einlogirt war, fanden sich noch zwei Zofinger ein. Während sechs Wochen warteten wir umsonst auf einigen Unterricht. Ich vertrieb mir die Zeit mit Botanisiren und besuchte die Berge rings umher. Hrn. Kasthofer sahen wir wenig. Er war ein schwermüthiger, nicht geselliger Mann, jedoch gegen uns freundlich. Endlich, wie gesagt nach sechswöchentlichem Warten, lud er uns auf sein Zimmer ein und las uns aus einem alten geschriebenen Hefte über die Bewirthschaftung der Wälder vor. Diese Unterrichtsstunden wurden aber nicht regelmässig fortgesetzt, sondern vielfach auf Tage unterbrochen. In die umliegenden Wälder führte er uns nur einmal. Später nahm er uns für drei Tage nach Bern mit — natürlich auf unsere Kosten — und hier wurde die Zeit der Besichtigung des Bremgartenwaldes und des Grauholzes gewidmet. An einen methodischen Unterricht war bei dieser Art nicht zu denken.

Während ich im Berner oberland weilte, erhielt ich eines Tages einen Brief des Hrn. Apotheker Irminger in Zürich, worin er mir von einer Erziehungsanstalt sprach,

die Chr. Lippe aus Braunschweig (länger im Fellenberg'schen Institut wirkend) auf dem Schloss Lenzburg errichtete. Er suchte einen Lehrer für Naturgeschichte, und Hr. Irminger hatte mich als solchen empfohlen. Ich nahm ohne Zaudern die Stelle an, verliess Hrn. Kasthofer und verfügte mich nach Lenzburg, wo ich sogleich installiert wurde. An Hilfsmitteln für den naturhistorischen Unterricht fehlte es gänzlich und noch lange nachher. Ich hatte mir inzwischen in der Stadt Lenzburg, wo ich auch noch einigen Unterricht gab, sehr wohlwollende Freunde erworben, auch die Bekanntschaft eines spanischen Flüchtlings gemacht, der unter dem pseudonymen Namen eines Hrn. Boni in Lenzburg wohnte und in der That niemand anders war, als der Bruder des bekannten Botanikers Don Jos. Cavanilles. Hr. Boni war ein sehr gebildeter und gelehrter Mann und zeigte mir grosse Anhänglichkeit, seit ich ihm von den Leistungen seines Bruders gesprochen; auch benutzte er vielfach meine Bücher. Bei meinem Unterricht — der mir ganz neu war — musste ich mir erst eine Methode schaffen — das *docendo discere* erfuhr ich hier so recht.

In die Zeit meines Aufenthaltes in Lenzburg fällt auch mein Besuch der in Solothurn versammelten schweizerischen naturforschenden Gesellschaft, 1825, wo ich als Mitglied in dieselbe aufgenommen wurde. Bei meiner grossen Vorliebe für Botanik hatte ich längst den Wunsch gehegt, in der Nähe des berühmten Aug. Pyr. de Candolle leben und seines wissenschaftlichen Umganges geniessen zu können. Dank der Unterstützung meiner reichen Lenzburger Freunde konnte ich diesen Wunsch zur Ausführung bringen. Durch den allbekannten Schriftsteller Zschokke in Aarau erhielt ich ein Empfehlungsschreiben an de Candolle, welches mir meine Lenzburger Freunde ausgewirkt hatten. Ich verliess nun also das Lippe'sche Institut und begab mich nach

Genf. De Candolle empfing mich freundlich; da ich mich aber kaum verständlich in französischer Sprache ausdrücken konnte, ihm die deutsche unbekannt war, ich auch intimidirt war, so war unsere Unterhaltung kurz genug. Er erlaubte mir nun die tägliche Benutzung seines immensen Herbariums. Der Conservator desselben, der lebenswürdige Seringe nahm sich meiner freundlich an. Ich ging nach und nach im Herbarium mehrere Familien durch, suchte mich überhaupt mit den fremden Familien mehr bekannt zu machen, aber die zerbröckelten Tropenpflanzen hatten für mich nur wenig Werth. Während meines Aufenthaltes in Genf lernte ich dann die französische Sprache besser, in der ich mich bald ziemlich leicht ausdrückte. Bekannte hatte ich wenig. Am meisten sprach mich das lebhaftes Wesen des damals dort weilenden A. Mousson (jetzt Professor der Physik am zürcher'schen Polytechnicum) an. Aehnliche Studien hatten uns zusammengeführt, und sein Umgang hatte für mich etwas sehr anregendes.“

Im August 1826 machte ich die Reise nach Paris, wo ich durch de Candolle an Benjamin Delessert empfohlen war, der mich auf's Beste empfing. Bei ihm hatte ich Gelegenheit, die Bekanntschaft von Alex. von Humboldt zu machen*), der äusserst gesprächig mich über die physikalischen Verhältnisse der Schweizeralpen unterhielt. Da gerade Ferien, und die meisten Naturforscher abwesend waren, so lernte ich damals nur noch Cuvier und Desfontaines kennen. Ich brachte meine Zeit theils mit Besichtigung der Merkwürdigkeiten von Paris zu, theils auf der königlichen Bibliothek, wo ich mir Abschriften aus einigen englischen, wenig zugänglichen Büchern machte. Da meine Gelder zu Ende gingen und ich meine Freunde

*) Ich begegnete ihm nochmals einige Jahre später in St. Petersburg, zugleich mit Ehrenberg, wo er von seiner sibirischen Reise zurückkam.

nicht mehr in Anspruch nehmen durfte noch wollte, so kehrte ich nach Zürich zurück. Hier fand ich mich aber in grösster Verlegenheit, was anfangen. In meiner Hilflosigkeit schrieb ich an de Candolle, und setzte ihm meine bedrängte Lage auseinander. Schon nach wenigen Tagen erhielt ich eine Antwort. Er schlug mir eine Reise nach Süd-Amerika zum Sammeln, besonders von Pflanzen, vor; die Auslagen sollte eine Gesellschaft tragen. Ich nahm an und verfügte mich sogleich nach Genf, wo ich aber noch einige Monate hingehalten wurde, bevor ich die Reise antreten konnte, was mitten im Winter geschah, dem ich übrigens bald entrann. In Bordeaux schiffte ich mich ein. Nach einer Seereise von 42 Tagen, auf einem Kaufarthenschiff landete ich auf der Dänemark gehörenden Insel St. Thomas. Ich blieb daselbst einen Monat. Die dortigen Wälder waren früher zerstört worden. Die Insel war überall angebaut. Die ursprüngliche Vegetation war ärmlich und krüppelig. Von St. Thomas begab ich mich nach Puerto Ricco. Ich blieb da längere Zeit. Nach einem Aufenthalt bei einem Pflanzer durchstreifte ich die im reichlichsten Tropenschmuck prangende Insel nach allen Richtungen. Ich suchte mir unter unsäglichen Hindernissen und Mühseligkeiten einen Weg durch die dichten Urwälder zu bahnen und bestieg den Zuguillo, einen der höchsten Berge der Insel, für meine Sammlungen trotz aller Anstrengungen ganz ohne Frucht. Feuchtigkeit und Heere von Ameisen zerstörten mein Tagewerk. Es war eine wahre Sisyphus-Arbeit, die jeden Morgen auf's neue begann und der ich endlich unterlag. Kaum in Ponce angekommen, wo gerade das „schwarze Erbrechen“ herrschte, wurde ich vom gelben Fieber auf's Krankenlager geworfen. Ich war zwar so glücklich, davon zu genesen; ich fühlte mich aber gebrochen; der frühere Enthusiasmus, der mich lange aufrecht erhalten, war geschwunden.

Die herrliche Tropennatur machte keinen Eindruck mehr auf mich. Zu weitem Reisen, wie es abgesehen war, fühlte ich mich unfähig. Ich entschloss mich, nach Europa zurückzukehren. Nach einer winterlichen Seefahrt von 63 Tagen traf ich im Februar 1828 auf der Insel Oléron ein, und verfügte mich, nach ausgehaltener Quarantaine, über La Rochette und Paris nach Genf, wo ich die Ankunft meiner Sammlungen erwartete.

In Genf blieb ich ohne Anstellung. Der liebe, uneigennützigere Seringe, der wahrhaft väterlich für mich sorgte, erhielt von St. Petersburg durch den dortigen Director des kaiserlichen botanischen Gartens, von Fischer, die Anfrage nach einem Adjuncten desselben. Seringe schlug mich vor und ich wurde gewählt. Im November 1828 trat ich die Reise nach St. Petersburg an, wo ich gut aufgenommen wurde. Leider war der Contrast zwischen den kaum verlassenen Tropen und dem Klima von St. Petersburg zu gross; ich fiel aufs neue krank, und man fand für gut, dass ich mich wieder in ein milderes Land begeben. Ich kehrte deshalb im Sommer 1830 nach Genf zurück, wo ich theilnehmende Freunde fand, die mich verpflegten. Ich nenne hier mit dankbarem, gerührten Herzen die Familie Détalla. Madame Détalla née Tourte sorgte für mich in wahrhaft mütterlicher Weise. Mit meiner Anstellung in St. Petersburg hätte ich erreicht gehabt, wonach ich so lange strebte, mich von nun an meiner Lieblingswissenschaft ganz widmen zu können. Es sollte nicht so sein. In die Zeit meiner Heimreise von St. Petersburg fällt einer der glücklichsten und für mein Studium förderlichsten Momente meines Lebens. Ich machte in Carlsruhe die Bekanntschaft von Alex. Braun. Er war gerade mit der Redaction seiner schönen Arbeit „über die Stellung der Schuppen an den Tannenzapfen“ beschäftigt, von der er mir Probeabdrücke der dazu gehörigen Tafeln schenkte und mir die nöthigen Erklärungen dazu gab.

Von jener Zeit an sind wir gute Freunde geblieben und ich habe versucht, auf seinem Felde fortzuarbeiten. Es war ein eigen glückliches Zusammentreffen, dass ich nach meiner Rückkehr von St. Petersburg nach Genf sogleich eine Versorgung erhielt. Herr Seringe, bis jetzt Conservator des de Candolle'schen Herbariums, hatte einen Ruf an die Stelle von Balbis, als Director des botanischen Gartens in Lyon, erhalten und angenommen. De Candolle wählte mich nun zum Conservator seiner Sammlungen. Ich blieb bei de Candolle bis im April 1834. In diese Zeit fällt auch meine Bekanntschaft mit Joh. Röeper, der einige Zeit in Genf verweilte und dann Prof. der Botanik in Basel, später in Rostock wurde. Wir wurden sehr befreundet. Eines Tages überraschte er mich mit dem Diplom eines Doctor der Medicin honoris causa, das er mir von der Basler Universität ausgewirkt hatte. Ich gestehe, ich empfieng es im Hinblick auf meine Leistungen nur mit grosser Beschämung und habe mich auch nur selten des Doctor-Titels bedient.

Es fand sich nun gerade eine offene Stelle für Naturgeschichte und Geographie an der Realschule in Bern. Durch die freundliche Vermittlung des berühmten Geologen Bernhard Studer wurde dieselbe mir zu Theil. Im April 1834 traf ich in Bern ein. Ich blieb an dieser Schule nur ungefähr ein Jahr. Hugo Mohl, mein Freund, bekleidete damals die Stelle eines Professors der Botanik an der Berner Academie. Inzwischen war das Gymnasium reorganisirt und eine Universität nach dem Vorgange Zürich's gegründet worden. Hugo Mohl wurde zu jener Zeit nach Tübingen berufen und ich erhielt die neu creirte Stelle des Professors der Botanik an der Universität, zugleich mit derjenigen als Lehrer der Naturgeschichte am Gymnasium. Ich verliess also die Realschule. Am Gymnasium fehlte es an allen Unterrichtsmitteln — mit denen die städtische Realschule

so reichlich versehen war —; die Erziehungsbehörden thaten nichts; ich war genöthigt, in den ersten Jahren mir aus eigenen Mitteln die nöthigsten Abbildungen zum Unterricht zu verschaffen; von Sammlungen war keine Rede; ich selbst besass nur eine ganz kleine Insectensammlung. Der botanische Garten reichte zu den Demonstrationen gerade aus; das übrige thaten die Excursionen. Durch meinen frühern Principal, Herrn von Fischer in St. Petersburg, erhielt ich schöne Samensendungen, und so konnte ich manche seltene und für mich interessante Pflanze cultiviren. So verlief die Zeit bis gegen Ende 1839. Meine Besoldung war sehr gering; ich verwendete einen guten Theil derselben auf ein Microscop, eine ausgewählte Bibliothek, die ich besonders in der botanischen Morphologie und Physiologie so vollständig wie möglich zu erhalten suchte.

Ich hatte die Bekanntschaft einer Strassburger Familie gemacht, deren Resultat eine Verbindung aufs Leben war. Ich verehelichte mich 1840 mit Wilhelmine Stuber von Strassburg und übersiedelte von Bern in jene Stadt. Durch meine Verheirathung kam ich in eine glückliche, sorgenfreie Lage und konnte mich ganz meinen Studien widmen. Meine Frau war sehr gebildet, wusste den Werth meiner Studien zu schätzen und beförderte sie auf alle Weise. Leider erwies sich das feuchtwarme Clima von Strassburg für meine Gesundheit ungünstig; ich kränkelte, und meine Frau entschloss sich, ihre Familie zu verlassen und mit mir in die Schweiz zu ziehen. Wir liessen uns 1842 in Bern nieder. Da kein neuer Professor der Botanik angestellt worden war, so hielt ich wie früher, mit Erlaubniss der Erziehungsdirection, freilich unentgeltlich, meine Vorlesungen. So verstrichen die Jahre bis 1853. Meine Schwiegermutter, welche in Strassburg geblieben, war indessen alt und gebrechlich geworden und konnte uns in der Schweiz nicht mehr besuchen, wie das früher all-

jährlich geschehen war. Sie bedurfte der Hülfe ihrer Tochter. Ich fühlte diess so wohl, dass ich mich aufs Neue zur Rückkehr nach Strassburg entschloss, was im Frühling 1853 geschah. Das Schicksal wollte, dass meine Schwiegermutter ihre Tochter um einige Jahre überleben sollte. Meine gute Frau starb nämlich nach längerer Krankheit im Januar 1857. Obgleich ich in Strassburg in einem liebevollen Familienkreise und in den angenehmsten gesellschaftlichen Verhältnissen lebte, zwang mich doch mein Gesundheitszustand zur Rückkehr in die Schweiz. Ich liess mich aufs Neue in Bern nieder. Ich hätte meine engere Heimat Zürich zum Aufenthalt wählen können; ich zog Bern wegen seinem mir mehr zusagenden Klima vor und auch wegen der grossartigen Natur, an die ich mich gewöhnt hatte. So lebte ich seither sehr zurückgezogen, besonders seit ich vor 10 Jahren eine schwere Krankheit durchgemacht, von der mir unaufhörliche und noch fort-dauernde Schmerzen zurückblieben. Im Jahr 1875 verliess ich Bern zum zweiten Mal und siedelte nach Strassburg hinüber. Da ich aber das Klima dieser Stadt nicht vertragen konnte, so liess ich mich in Gernsbach (Grossherzogthum Baden) nieder. Seit dem Jahre 1878 war ich fast unaufhörlich leidend und musste fortwährend das Zimmer hüten.

In der Botanik bin ich gänzlich Autodidact. Wenn ich in der Wissenschaft wenig leistete, so liegt dem vor Allem eine höchst mangelhafte Schulbildung zu Grunde; dann fehlte es mir an einer festen Direction, die meine Studien auf sichere Bahn geleitet hätte; theils sind auch meine bis ins 40ste Lebensjahr andauernde bedrängte ökonomische Lage und meine Kränklichkeit in Anschlag zu bringen. Eine fernere Schuld daran lag in meinem ungebändigten Durst nach allseitigem Wissen, wodurch ich meine Zeit und meine Kräfte unnütz verschwendete.

Man könnte denken, dass ich im täglichen Beisammensein mit einem Manne wie de Candolle vielfache Gelegenheit gehabt hätte, mich wissenschaftlich über Botanik zu belehren. Dem war aber nicht so; denn ich sah ihn täglich oft nur auf Augenblicke, und gewöhnlich war nur vom Prodrömus und seinem Herbarium die Rede. Fragen an ihn zu stellen oder gar ihm zu sagen, dass ich in einzelnen Dingen von ihm abweichender Ansicht sei, getraute ich mir nicht; ich war dabei zu schüchtern und hatte einige Erfahrungen gemacht, die mir Schweigen auflegten. Seine sehr berühmten Vorträge hielt er im Winter, wo natürlich an Demonstrationen lebender Pflanzen nicht zu denken war. Uebrigens enthielten sie nichts Weiteres, als was auch in seiner „Organographie“ zu lesen war, und diese war mir längst geläufig. Von dem Augenblick an, wo ich mich an die unmittelbare Beobachtung der Natur hielt, hatte ich auch der von mir einst so hochgehaltenen Naturphilosophie den Abschied gegeben und es war mir ganz unmöglich geworden, noch ferner eine Schrift über sie zu lesen.

Meine botanischen Aufsätze finden sich in folgenden Schriften :

Mémoires de la Société de Physique de Genève (Monogr. des Scrofulaires) Tome IV. 1828.

Guillemin, Archives de Botanique, Vol. II. 1832 (Orchidées triandres).

v. *Schlechtendal*, *Linnaea*, V. 423 (Goetzea, Lagurostemon, Cryptocoryne).

Bibliothèque universelle de Genève. Octobre 1838 (de l'ovule et l'embryogénie des Scrofulaires).

v. *Schlechtendal*, Botanische Zeitung 1843 (Verzweigung der Cariophyllen, accessor. Zweige; Zahl und Stellung der Fruchtblätter.)

- v. *Schlechtendal*, *Botanische Zeitung* 1844 (Symmetrie der Blumenkrone; Charakteristik der Blattformationen; Axenzahl der Gewächse; *Adoxa moschat.*; Verzweigung der Solaneen).
- Flora* 1844, (Inflor. von *Cannabis*, *Humulus*, *Urtica*, *Parietaria*; *Parnassia palustris*; Inflor. von *Erodium* und *Impatiens*).
- Flora* 1845, (*Polycarpon tetraphyll.*; Inflor. von *Sambucus* und *Euphorbia*; Symmetrie der Blüthe von *Gladiolus*; Blütenbau von *Ligularia*; Verstäubungsfolge von *Ruta* und *Æsculus*; Blätterbüschel von *Asparagus*; Blattsprossen von *Cardamine prat.*; *Corydalis glauca*; *Senebiera didyma*).
- Annales des sciences naturelles* 1845. Ordre du mouvement des étamines de la Rue).
- v. *Schlechtendal*, *Linnaea* XVII. 153. Dichotom. Verzweigung der Blütenaxen. Berichtigungen und Nachträge dazu: *ibid.*
- Flora* 1846, (Blüthenzweig der Linden; Blatt- und Zweigstellung der Caryophyll.; *Tilia*).
- Flora* 1850, (*Corydalis cava*; subcotyledonare [hypocotyle] Sprossbildung. *Adoxa moschatellina*).
- Mittheilungen der Berner naturforschenden Gesellschaft* 1850 und *Flora* 1851 (Knospelage der Blätter.)
- Flora* 1851, (Ueber die von Koch an der Grasrispe aufgefundene Zahlenreihe).
- — (Verstäubungsfolge der Antheren; dichotom. Inflor; Berichtigungen dazu).
- Flora* 1852, (Verdoppelung der Blattspreite).
- Flora* 1853, (Knollenbildung von *Scrofularia*. Verstäubungsfolge von *Saxifraga* und *Dianthus*. *Anemone narcissiflora*.)

- Flora 1854*, Scheinbar gipfelständ. Blüten von Aconitum und Delphinium. Inflor. von Linum tenuifol.; Passiflora; Ilex aquifol.; Paris.
- Mittheilungen der naturforschenden Gesellschaft in Bern. 1852* (accessorische Sprossen, Passiflora).
- Flora 1856*, (Tetragonolobus; Alliaria offic.; Verstäubungsfolge von Baptisia, Lonicera, Scabiosa caucas.; Knospelage der Corolla von Plumbago. Abweichung der Blüthenzweige von Chenopod. murale von der Mediane; Scilla bifolia; Calla palustr.).
- Flora 1857*, (Inflor. von Vincetoxicum, Geranium, Erodium. Verstäubung der Antheren von Diervilla canad., Parnassia, Gentiana pneumonanthe. Accessor. Sprossen. Ungewöhnliche und veränderliche Zahlenverhältnisse der Blüten; Berichtigung zu Vincetox.; Erica carnea; Cytisus purp.; Inflor. von Spiræa ulmaria und filipend. Asymmetr. Blätter in ihrer Beziehung zur Symmetrie der Pflanze. Blatt- und Blütenstellung von Solanum nigrum. Anordnung der Rosenstacheln. Castanea vulg. Inflor. von Cuscuta. Serialsprosse von Aristolochia clematitis. Ribes. Pinguicula. Erodium).
- Flora 1859*, (Linnaea; Infl. von Sambucus racemosa. Stipular-Sprossen von Galium cruciata, Atropa Belladonna, Tozzia alpina, Androsace lactea, Pterostegia drymarioïdes, Lloydia serotina. Unächte Blattquirle).
- Flora 1859 und 1860*, (Kleinere Beiträge zur Kenntniss einheimischer Gewächse). — Fortgesetzt in den *Mittheilungen der naturforschenden Gesellschaft in Bern, seit 1861 bis 1872*. Geht bis zu den Colchicaceen, inbegriffen.
- 1860, (Blüthenstellung von Vinca).
- Flora 1863*, (Corrigiola litt. Tofieldia. Alisma Plantago. Cladium marisc. Tamus communis. Melianthus).
- Flora 1864*, (Cyperus Papyrus).

Flora 1865, (Der blühende Spross der Linden. Infl. des weibl. Hopfens).

Flora 1866. (Schizanthus. Corispermum hyssopifol. Blütenstellung einiger Papilionaceæ. Tilia).

Schleiden und Nägeli, Zeitschrift 3. Heft (Zur Grasinflor.).

Denkschriften der Regensburger botanischen Gesellschaft, IV. Bd. (Verstäubungsfolge der Antheren von *Lychnis vespertina*. Antholyse von *Alliaria offic.*).

Ferner sind noch zu verzeichnen:

Flora 1874, Verstäubung der Gipfelblüthen von *Ruta*.

Flora 1876, Ueber dichasiale und sympodiale Verzweigung vegetativer Sprossen.

Pringsheim's Jahrbücher IX. Bd. Zur Morphologie hauptsächlich der dichotomen Blütenstände.

Botanische Zeitung. Ueber *Anastatica hierochuntica*.

Botanische Zeitung 1881. Kritik von Did. Johnson's *Literature of Botany*.

Conrector Gangolf Delabar.

Geboren den 30. März 1819 in Schelingen, Amt Breisach, Grossherzogthum Baden, als das jüngste von fünf Geschwistern, zeichnete er sich als Knabe schon durch grossen Fleiss und strebsamen Sinn aus, was seine Eltern veranlasste, ihn zum Lehrer ausbilden zu lassen. Im Jahre 1835 trat er in's Seminar in Ettlingen, welches damals unter der ausgezeichneten Direction des alten Pestalozzianers Nabholz stand; nach Absolvirung seiner diesfallsigen Studien bekleidete er für ganz kurze Zeit die Stelle eines Primarlehrers in Gottenheim. Als dann an die neu eingerichteten gewerblichen und höhern Bürgerschulen zur Ertheilung des Unterrichts in den mathematisch-technischen Fächern geeignete Lehrer gesucht wurden, wurde er auf Vorschlag von Nabholz mit einigen andern seiner Berufsgenossen an die polytechnische Schule in Carlsruhe geschickt, welche damals den ersten Rang in Deutschland einnahm. Hier arbeitete er sich nun mit ganz ungewöhnlicher Energie und Ausdauer in seine Wissenschaft ein, fügte auch zum vorgeschriebenen Triennium noch ein viertes Jahr, um auch noch den speciellen Ingenieurkurs durchzumachen — wie er denn überhaupt grosse Lust zeigte, ganz zu dieser Carrière überzugehen. Die Verhältnisse fügten sich indess anders; nachdem der Verstorbene im Frühjahr 1842 eine Lehrstelle an der höhern Bürgerschule zu Freiburg i. B. angenommen, wurde er im Herbst desselben Jahres von Herrn Decan Wirth sel. für die neugegründete Industrieschule in St. Gallen gewonnen, an welcher er nun eine ebenso eingreifende als segensvolle Thätigkeit entfaltete, bis die Anstalt 14 Jahre später, im

Herbst 1856, in der grössern gemeinsamen St. Gallischen Cantonsschule aufging. Auch an der letztern hat sich Delabar Decennien hindurch als Lehrer der angewandten Mathematik und der technischen Fächer, sowie als Conrector der Anstalt reiche Verdienste erworben.

Aus seiner diessfallsigen pädagogischen Wirksamkeit ist speciell noch hervorzuheben die Abfassung eines auf ausgebreitetem theoretischem Wissen und vielseitiger practischer Erfahrung beruhenden Werkes über das gewerbliche und technische Zeichnen, das auf 12 Hefte berechnet war, von welchen 10 erschienen sind. Unermüdlich arbeitete er daneben für technische Zeitschriften. Des Weiteren erwähnen wir hier noch die ausgezeichneten Dienste, welche er 16 Jahre hindurch als deren Vorstand und Lehrer der gewerblichen Fortbildungsschule in St. Gallen, sodann dem Gesellenverein als dessen Präsident und endlich, ebenfalls 16 Jahre hindurch und zwar unentgeltlich, als Lehrer des Zeichnens an einem Freicurse für Gewerbetreibende aller Art geleistet hat

Hand in Hand mit dieser umfassenden Lehrthätigkeit des nun Vollendeten ging seine Wirksamkeit auf dem Gebiete allgemeiner gewerblicher, technischer und wissenschaftlicher Interessen. Von 1849 an begegnet uns sein Name wiederholt in der damaligen St. Gallisch-Appenzelischen gemeinnützigen Gesellschaft, im genannten Jahre als Berichtstatter der Industrie-Commission über die schweizerischen Industrie-, Handels- und Zollverhältnisse, 1850 über die Frage der Einführung des Patentschutzes, 1851 und 1856 über die Weltausstellungen in London und Paris. Im Ausstellungswesen fanden die gründlichen Kenntnisse des Verstorbenen überhaupt ganz besonders reiche Verwendung. Ueber die Pariser Ausstellung von 1867 erstattete er einen einlässlichen und geschätzten Bericht an den St. Gallischen Gewerbeverein und namentlich auch

zu Handen der St. Gallischen Regierung, und an der Wiener Ausstellung von 1873 fungirte er als vom Bundesrath bezeichneter Juror. Auch an der bescheidenen ersten schweizerischen Industrieausstellung in Bern 1857 nahm er in der Commission eine arbeitsvolle Stellung ein. Bei der Auflösung der schweizerischen Nationalvorsichtskasse unglückseligen Angedenkens besorgte er als Experte die massenhaften Berechnungen und brachte dadurch Licht in das waltende Chaos. Schon von Herrn Prof. P. Scheitlin sel. war er auch in das städtische Vereinsleben, speziell in den Gewerbeverein und die naturwissenschaftliche Gesellschaft eingeführt worden, deren eifriges, kundiges und anregendes Mitglied er lange Jahre hindurch geblieben.

Im Jahre 1854, als die schweizerische naturforschende Gesellschaft in St. Gallen tagte, hielt er einen interessanten Vortrag über den Foucault'schen Pendelversuch, den er in der Cathedralkirche vor zahlreichem Publikum wiederholt mit einem 100 Fuss langen Pendel ausführte und worüber in den Verhandlungen der schweizerischen naturforschenden Gesellschaft ausführlich berichtet worden.

Wenn immer möglich besuchte er mit besonderem Interesse die jährlichen Versammlungen dieser Gesellschaft und präsidirte bei der zuletzt in St. Gallen abgehaltenen die Section für Mathematik und Physik. Noch im August 1883 nahm er an den Verhandlungen der Gesellschaft in Zürich lebhaften Antheil, sich herzlich freuend, manche alte liebe Freunde und Berufsgenossen wieder zu sehen.

An der Seite seiner trefflichen, im Jahre 1844 ihm angetrauten Gattin und im Kreise von drei Kindern — von denen eines, die ältere Tochter, an einen Collegen, früher Schüler von ihm, verheirathet ist — und vier Enkeln, erblühte ihm auch ein schönes, glückliches Familienleben.

Mit Professor Delabar hat sich ein edles, thatenreiches, im treuen Dienste der Schule und des öffentlichen Lebens

verbrachtes Dasein abgeschlossen, das namentlich in den Zeiten rüstiger Manneskraft dem engern und weitem Vaterlande und vorab der Stadt St. Gallen reiche Früchte getragen. So flechten denn auch tausend dankbare Erinnerungen den schönsten Kranz auf das Grab des nun zur ewigen Ruhe Eingegangenen. Er schlummere sanft!

Dr. Franz Müller.

Geboren am 19. März 1805 als der zweite Sohn des Landammanns Karl Müller verlebte er seine Jugendjahre in seinem Heimorte Altdorf, wo er auch die Gymnasialstudien absolvirte. Wohl den hervorragendsten Antheil an seiner Bildung hatte der frühere Jesuit Prof. Schrankenmüller, neben letzterem auch der nachherige Commissarius und Pfarrer J. J. Gisler in Bürglen, der nimmermüde Erforscher von Uri's vielgestaltiger Flora. Das Lyceum absolvirte Franz Müller in Solothurn. Nachher begab er sich zum Berufsstudium nach Freiburg im Breisgau und Göttingen, in welcher letzterer Universitätsstadt er 2¹/₂ Jahre verweilte und ein unbescholtenes, wenn auch nicht unbewegtes Studentenleben durchmachte.

In seine Heimat zurückgekehrt, erfreute sich der junge, ernste Mann bald eines grossen Zutrauens als einsichtsvoller und gebildeter Arzt, sowie in Folge seines menschenfreundlichen Characters einer allgemeinen Beliebtheit.

Ausserhalb seiner ärztlichen Praxis war Dr. Franz Müller in beständiger wissenschaftlicher Thätigkeit. Sein wissbegieriger Geist und seine soliden Kenntnisse spornten ihn zu interessanten Nachforschungen an, die nachgerade als eigentliche Liebhabereien seine Zeit und seinen Sinn absorbirten. Den Trieb zur Geschichtsforschung und zum Urkundenstudium scheint er mit seinem ältern Bruder ererbt zu haben; er war eifriges Mitglied des fünförtigen historischen Vereins und hat namentlich über den Stamm der Attinghausen oder der Edlen von Schweinsberg ein bedeutendes Material zusammengestellt. Dessgleichen liess er sich's angelegen sein, „Urnerdialecte“ für das schweiz. Idioticon beizubringen, sowie er überhaupt für alles, was

mit der naturgemässen Entwicklung und den Erzeugnissen seines Heimatcantons in Beziehung stand, ein ungemeines Interesse an den Tag legte. Er war Mitglied der schweiz. naturforschenden und ebenso der gemeinnützigen Gesellschaft und bei deren Versammlungen einer der erner'schen Hauptrepräsentanten. Durch lange Jahre unterzog er sich der Mühe einer täglichen regelmässigen Aufzeichnung von meteorologischen Beobachtungen, um dieselben der Centralstation in Zürich zur Verfügung zu stellen.

Im Dienste seiner Heimatgemeinde wirkte Dr. Müller als *Waisenvogt* und vieljähriges Mitglied des *Spitalrathes*, des *Kirchenrathes* und der *Armenpflege*, bei welch' letzterer er auch die Cassierstelle zeitweilig versehen hat. Während einer längern Periode sass er im cantonalen *Erziehungsrath*; das Schulwesen war überhaupt Gegenstand seiner fortwährenden Aufmerksamkeit und Bethätigung. — Indessen waren die öffentlichen Anlässe und das Sichgeltendmachen an Versammlungen weniger seine Sache, als das Privatstudium und die gemüthliche Mittheilung im Freundescircel. Der Lectüre sowohl medicinischer als allgemein wissenschaftlicher Werke und Zeitschriften aber lag er unablässig ob, öfter bis in die späte Nacht hinein.

Trotzdem Müller in seinen jüngern Jahren ein vorzüglicher Fussgänger und gewandter Bergsteiger war, erfreute er sich keineswegs robuster Constitution, sondern hatte mehrfach an Lungentzündungen und Migräne zu leiden. Seiner durchaus mässigen Lebensweise hatte er es allein zu verdanken, dass es ihm vergönnt war, ein Alter von nahezu 79 Jahren zu erreichen. Am Weihnachtsfest 1884, während des mitternächtlichen Gottesdienstes, wurde er von einem Gehirnschlage gerührt; Tags darauf verschied er, betrauert von Allen, die ihm je näher gestanden.

J.-B. Dumas.

(1800—1884.)

Jean-Baptiste-André Dumas naquit à Alais, dans le département du Gard, le 14 juillet 1800. Le père du célèbre chimiste dessinait d'une manière remarquable et pratiquait même la peinture avec succès. Après plusieurs années passées à Paris, où son esprit put s'orner et s'agrandir, il était revenu se fixer dans sa ville natale où il remplissait les fonctions de secrétaire de la mairie.

J.-B. Dumas reçut les premiers éléments d'une bonne éducation classique au collège d'Alais. Précocité, comme s'il n'avait pas dû vivre si longtemps, plein d'ardeur et de vivacité, il sut se concilier l'estime et l'affection de ses professeurs.

Il était décidé à entrer dans la marine; mais, pendant qu'il préparait ses examens, les tristes événements de 1814—1815 éclatèrent, le sang coula dans le département du Gard, et la famille du jeune Dumas voulut lui choisir une autre carrière. On le fit entrer en apprentissage chez un pharmacien d'Alais. Cette modeste position ne pouvait longtemps lui convenir. Ému d'ailleurs et troublé par les divisions politiques et religieuses qui, à cette époque, désolaient les départements du Midi, il supplia ses parents de le laisser aller continuer ses études à Genève, dans un milieu plus calme et où la science avait toujours été cultivée et honorée.

C'est ainsi que le jeune homme, auquel de si belles destinées étaient promises, se rendit à pied d'Alais à Genève, au printemps de 1817. Il y arrivait, muni de lettres de recommandation pour MM. Théodore de Saussure et de Candolle.

Genève, à cette époque comme depuis, était un centre intellectuel important. M. de Candolle y enseignait la botanique; M. Pictet la physique; M. Gaspard de La Rive la chimie. M. Dumas, reçu à la pharmacie Le Royer, fut chargé de la direction du laboratoire qui avait servi autrefois à la préparation des cours de chimie appliquée de M. Tingry.

C'est ce qui le créa professeur. Les étudiants en pharmacie lui demandèrent de profiter de son laboratoire pour leur donner des leçons de chimie expérimentale.

Malgré ses succès auprès de ses camarades, il gardait au fond du cœur le goût des explorations lointaines, et ses maîtres, MM. de Candolle et Théodore de Saussure, l'y encourageaient. Mais les ouvrages dont il fit à ce moment une ardente étude, tels que le *Traité de physique* de Biot, les écrits de Lavoisier, la *Statique chimique* de Berthollet, le détournèrent de ces aspirations et le conservèrent à la chimie. Ce fut alors, à dix-huit ans, qu'il fit ses premières découvertes. Analysant divers sulfates et autres sels du commerce, il remarqua que l'eau qui y était contenue s'y trouvait en proportion définie, fait inconnu jusque là.

C'est de cette époque que datent ses brillantes recherches sur l'iode, très peu de temps après la découverte de ce nouveau corps par Courtois. Il les entreprit à l'instigation du docteur Coindet, qui était venu lui demander si l'iode existe dans les éponges et qui, sur sa réponse affirmative, n'hésita plus à regarder l'iode comme un spécifique contre le goître. C'est à M. Dumas qu'on doit les utiles préparations de teinture d'iode et d'iodure de potassium si employées depuis. Mais ces travaux, grâce au retour à Genève de l'éminent docteur J.-L. Prévost, allaient s'étendre et marquer leur trace lumineuse dans le domaine physiologique.

Leurs mémoires, concernant l'étude du sang, la transfusion du sang, la production de l'urée, la fonction des spermatozoïdes, la segmentation de l'œuf des batraciens, la fécondation des mammifères sont autant de preuves de la vive amitié et de la fructueuse collaboration, qui alliaient les deux jeunes savants.

Tous ces résultats, sans compter d'autres recherches ingénieuses et savantes sur la contraction des fibres musculaires et sur l'identité possible du principe nerveux et de l'électricité, assignent à MM. Prévost et Dumas une place importante parmi les physiologistes de cette époque.

Dans ces mêmes années, M. Dumas, qu'aucun travail ne lassait, ébauchait seul la théorie délicate des éthers composés, qu'il reprit plus tard en l'approfondissant et en l'arrêtant dans ces principales lignes.

Il avait alors vingt-deux ans et pensait sérieusement à s'établir définitivement à Genève, lorsqu'un événement fortuit, la rencontre de Alex. de Humboldt, le fit changer de détermination et exerça sur sa carrière une influence décisive. M. de Humboldt lui avait dépeint la vie parisienne, l'heureuse collaboration des hommes de science et les facilités infinies que la capitale de la France offrait aux jeunes gens désireux de s'adonner aux recherches scientifiques. C'est ce qui lui fit prendre la résolution d'aller à Paris, résolution qu'il exécuta en 1822.

A Paris il se lia bientôt avec trois jeunes savants de son âge qui devaient, un peu plus tard, devenir ses parents. Ce furent Victor Audouin, le zoologiste ; Adolphe Brongniart, qui avait déjà publié d'importants mémoires de botanique ; Henri-Milne Edwards, qui allait être reçu docteur en médecine et qui, trente ans plus tard, dédiait à son ami Dumas ses belles et classiques leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux.

Ses débuts à l'Académie des Sciences dépassèrent tous ce que ses vœux les plus hardis auraient pu lui faire espérer. Ayant lu devant la célèbre Compagnie son mémoire sur la contraction musculaire, il s'était gagné l'affection de Laplace. C'est dans l'illustre maison de ce dernier, qu'il puisa l'espèce de culte voué par lui à Lavoisier. Après bien des années écoulées, lorsque la famille de l'auteur de la *Mécanique céleste* voulut publier elle-même ses œuvres immortelles et élever un dernier monument à sa mémoire, c'est M. Dumas qui fut choisi, avec son collègue M. Joseph Bertrand, pour diriger cette splendide édition.

Laplace, d'ailleurs, ne fut pas seul à l'encourager. La position de répétiteur à l'École polytechnique pour le cours de chimie de Thénard étant devenue vacante, Arago proposa M. Dumas, qui fut élu par le Conseil de l'École, avant même d'avoir été avisé de sa candidature improvisée.

Presque simultanément, Robiquet quittant la chaire de chimie de l'Athénée de la rue de Valois, Ampère fit donner sa succession à M. Dumas.

Tout en fondant en 1824, avec Victor Audouin et Adolphe Brongniart, les *Annales des sciences naturelles*, il travaillait déjà à son *Traité de Chimie appliquée aux arts*.

Introduit par son ami Adolphe dans la famille d'Alexandre Brongniart, M. Dumas ne tarda pas d'être fiancé à la fille aînée de l'illustre géologue, à la sœur de son ami, Mlle. Herminie Brongniart, qu'il épousa le 18 février 1826.

Nous ne pouvons pas avoir la prétention d'analyser ici les travaux considérables accomplis en chimie par M. Dumas. Nous devons nous borner à indiquer les principales œuvres du célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, qui était entré dans cet illustre corps dès 1832, à un âge où ordinairement on commence à peine à rêver cet honneur.

Son mémoire *sur quelques points de la Théorie atomique*, qui parut dans les *Annales de Chimie et de Physique* en 1826, est demeuré classique. Mais l'une des conceptions les plus remarquables de M. Dumas consiste dans la *Théorie des substitutions*. C'est lui qui, secondé par Laurent et par Gerhardt, à réellement fondé la nouvelle École française; c'est lui qui osa, le premier, attaquer victorieusement les idées de Berzélius sur la théorie électrochimique et sur le dualisme.

Son *Traité de Chimie appliquée aux arts* est un monument. Les huit volumes in-8^o de ce Traité et l'atlas de gravures qui l'accompagne représentent une somme considérable d'efforts, de recherches et de travail. Dédié à Thénard, le premier volume parut en 1828; le dernier vingt ans plus tard, en 1848.

Les célèbres *Leçons sur la philosophie chimique*, professées par M. Dumas, au Collège de France, en 1836, sont un de ses ouvrages les plus parfaits. Ces brillantes leçons retracent l'histoire des doctrines chimiques, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; elles mettent en relief les connaissances si variées de l'orateur, et son éloquence y a trouvé, dans certaines parties, les accents les plus pénétrants et les plus élevés.

Un autre des ses écrits, qui exige une mention toute spéciale, est son *Essai de statique chimique des êtres organisés*, en collaboration avec M. Boussingault. Il en fit le sujet de la leçon par laquelle il acheva, le 20 août 1841, son cours de chimie organique à la Faculté de Médecine.

Il n'est pas besoin de dire que M. Dumas était un professeur éminent et souvent hors de pair; mais il est intéressant d'indiquer rapidement les chaires qu'il a occupées si longtemps et avec tant de supériorité.

Lors de la fondation de l'École centrale des Arts et manufactures, en 1829, il n'hésita pas à quitter l'Athénée. En 1832, il fut appelé à remplacer l'illustre Gay-Lussac à la Sorbonne; il occupa cette chaire jusqu'en 1868.

Répétiteur à l'École polytechnique pendant douze ans, de 1823 à 1835, il devint professeur titulaire lorsque Thénard se retira en 1835. Lorsque Deyeux mourut en 1839, il fut nommé professeur de chimie de l'École de Médecine. Au Collège de France, il suppléa pendant quelques années Thénard malade.

Et pendant qu'il se dépensait à ces leçons si nombreuses, pendant que ces ouvrages profonds sortaient de sa plume, il trouvait encore le temps d'accomplir des travaux qui eussent suffi à occuper deux ou trois hommes éminents.

Après avoir créé en 1824 avec ses amis Audouin et Ad. Brongniart, les *Annales des Sciences naturelles*, ses recherches, devenues plus exclusivement physiques et chimiques, le portèrent davantage vers les *Annales de Chimie et de Physique*, fondées en 1790 par Lavoisier etc., et placées à la tête des recueils scientifiques du monde.

M. Dumas, qui a collaboré plus d'un demi-siècle à ces *Annales*, devint l'un de leurs rédacteurs en 1840.

C'est M. Dumas, qui, en France, inaugura l'enseignement de la chimie par le laboratoire, système fécond dû à Liebig, trait remarquable des universités allemandes.

Mais ce n'était pas seulement le service de la science, qui absorbait les talents de M. Dumas, il consacrait aussi une grande partie de ses forces et de sa vie au service de sa patrie.

Après la Révolution de février, les électeurs de Valenciennes l'envoyèrent à l'Assemblée législative; le Président de la République l'appela en 1849 au Ministère de l'Agriculture et du Commerce.

Parmi les créations les plus importantes qui datent du passage de M. Dumas au ministère, il faut citer le Crédit foncier et la Caisse des retraites pour la vieillesse.

Nommé sénateur dès le commencement du second empire, il fut chargé de la vice-présidence du Conseil supérieur de l'Instruction publique. C'est à ce moment que M. Dumas crut devoir résigner ses fonctions de professeur à la Sorbonne et à l'École de Médecine.

Élevé à la vice-présidence du Conseil municipal de Paris en 1855, il en devint le président nommé en 1859 et conserva ces fonctions jusqu'en 1870. Parmi les travaux concernant l'assainissement et l'embellissement de Paris auxquels M. Dumas prit une part prépondérante, nous devons surtout citer la question des eaux et celle de l'éclairage au gaz.

Dès le règne de Louis-Philippe, M. Dumas avait été souvent consulté sur des questions monétaires. Membre de plusieurs commissions, qui s'occupaient de ces questions si délicates, il fut appelé à la tête de la Monnaie de France au commencement de 1868.

A la chute du second empire, sa carrière politique et administrative se trouva brusquement interrompue. Nous retrouvons encore M. Dumas comme président de la Commission chargée d'assurer les préparatifs de l'expédition française destinée à observer le passage de Vénus. Cette même présidence fut naturellement décernée à M. Dumas, huit ans après, lors du second passage de 1882, et il y rendit de nouveau les plus grands services à la science. Il fut le troisième président de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, succéda à Thénard en 1845 et resta 39 ans à la tête de cette Société.

La création de l'École Centrale touche à des intérêts analogues, et elle doit être regardée comme un véritable titre de gloire pour M. Dumas et ses amis.

Avec Thénard M. Dumas fut l'un des promoteurs de la *Société de secours des Amis des sciences*.

Tout le monde connaît les importants mémoires présentés par M. Dumas à l'Académie des Sciences sur la maladie des vers à soie et sur les ravages du phylloxera. Ce sont là des questions d'économie nationale où il a déployé tout sa sagacité et toute son ardeur.

Il nous reste encore à notifier qu'il fût élu membre de l'Académie française en 1875, en remplacement de M. Guizot.

M. Dumas prit séance le 1^{er} juin 1876. Il fit l'éloge de M. Guizot avec un succès qui montra toute la souplesse de son talent, car il était là sur un terrain délicat, où il ne pouvait que difficilement se servir de l'appui que les progrès des sciences exactes venaient ordinairement prêter à sa parole.

Au moment où sa santé l'obligea d'aller demander au climat du Midi un ciel plus pur et plus tiède, M. Dumas pensait à l'Éloge qu'il devait prononcer à l'Académie, dans la séance annuelle de mai, et il se proposait de rendre un dernier hommage aux deux frères Sainte-Claire Deville, dont l'un avait été son disciple et admirateur. C'est la dernière œuvre sortie de ses mains, et il la revoyait quelques jours avant sa mort. On peut la regarder comme son testament scientifique et moral.

M. Dumas a eu la fin d'un sage. Il s'est éteint le 11 avril, ferme et souriant, au milieu de sa famille en pleurs, disant adieu à sa compagne dévouée et à tous les siens.

Sa perte laisse un grand vide dans le faisceau des gloires françaises et a frappé du même coup toutes les sociétés scientifiques de la France et de l'Étranger.

R. I. P.

